

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[172. Val-Richer, Samedi 27 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

172. Val-Richer, Samedi 27 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Deuil](#), [Famille Guizot](#), [Pédagogie](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie domestique \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1838-10-27

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'étais très fatigué hier soir, je ne sais pourquoi.

Publication Inédit

Information générales

Langue Français

Cote

- 481, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), IV/358-362

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

J'étais très fatigué hier soir je ne sais pourquoi. Je me suis couché avant 10 heures. Aussi je me lève à 6. J'ai bien dormi. Je voudrais bien qu'à vous coucher de bonne heure, vous eussiez le même gain. Comment vont vos nerfs ? La lecture en me couchant dans mon lit est pour moi, un moyen de sommeil à peu près infailible. N'est-il plus du tout à votre usage ? Peut-être pourriez-vous vous faire lire quelques minutes par votre femme de chambre. Du reste, il me semble que ce n'est pas au moment où vous vous couchez que le sommeil vous manque. Ma mère, qui dort très mal et se réveille sans cesse dans la nuit, se rendort souvent en lisant. A la vérité elle a conservé de très bons yeux. Je ne suis pas bien content de sa santé depuis quelque temps. Elle n'est pas encore remise de l'ébranlement que lui a causé la mort de Mad. de Broglie. Je suis bien aise de la ramener à Paris. Ici, avec du temps, les sœurs ne me manqueraient pas ; il y a de bons médecins à Lisieux. Mais pour quelque mal prompt et inattendu, trois ou quatre heures d'attente sont beaucoup trop. Le départ de ma maison a commencé hier. Cette amie de ma mère dont je vous ai quelquefois parlé Melle Chabaud nous a quittés. Elle a été pour mes enfants, pendant tout son séjour d'une bonté aussi utile qu'affectueuse. Je ne puis la remplacer pour le piano d'Henriette, mais je me suis chargé de la leçon d'Anglais d'ici au 5 novembre. Nous lisons ce qui se peut lire de Shakespeare. Je ne voudrais pourtant pas nourrir mes enfants de cette lecture-là, même de ce qu'il y a de bon. C'est trop fort et trop brut. Il y a trop d'émotion et pas assez de perfection. Il faut, à de jeunes esprits quelque chose de plus serein et de plus achevé.

Mad. Graham reprend ses raouts de bien bonne heure. Il y a donc déjà beaucoup d'Anglais à Paris. Vous les aimez toujours beaucoup, c'est sûr ; mais si je ne me trompe, ils sont bien vite usés pour vous. Excepté, Lady Granville, s'entend. J'ai peur que Paris ne soit pour vous comme la cour, selon La Bruyère, " pays où l'on n'est pas toujours bien, mais qui empêche qu'on ne se trouve bien ailleurs. " Les journaux démentent la retraite du comte Woronzoff. ont-ils raison ? Il me semble que l'Orient s'apaise. Pourtant la question a fait un pas. L'Angleterre a jeté un grappin de plus & vous êtes mécontents. Qu'y a-t-il de sérieux dans son traité de commerce avec l'Autriche et dans ces bouches du Danube ? Mettez-vous à cela beaucoup d'importance ? Lord Grey a raison de trouver que son gendre a été indignement abandonné. Mais ni Lord Melbourne, ni Lord John ne pourraient faire autrement. C'est leur situation comme celle de notre cabinet, de faire, ce que d'autres ne voudraient pas faire, de supporter ce que d'autres ne voudraient pas supporter. Vous savez le mot du Prince de Talmont aux soldats qui allaient le fusiller : " J'ai fait mon devoir ; faites votre métier. " Il y a des Cabinets qui font leur devoir, d'autres leur métier.

10 heures

Je vous dirai adieu comme à l'ordinaire, à moins que vous ne vouliez pas. Mais aujourd'hui, en ce moment je ne vous dirai pas autre chose. Moi aussi, je vous blesserais, et je ne veux pas. Adieu. Je ne sais pourquoi il convient à M. de Broglie de dire qu'il n'a jamais songé à bouger de Paris. Non seulement il m'en avait parlé, mais il l'a écrit à ma mère.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 172. Val-Richer, Samedi 27 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-27

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 20/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1606>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 27 octobre 1838

Heure 6 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024
